

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 11 AOUT, 1870.

LES SYMPATHIES.

Les émotions de la grande lutte qui ensanglante en ce moment les champs de bataille de l'Europe se font sentir en Amérique, jusqu'en Canada. Les sympathies nationales et religieuses se réveillent au bruit des armes et se manifestent, ici, par des coups de poing, là, par des coups de pistolet, partout par des écrits et des discours ardents. A voir ce qui se passe on dirait que la prédiction faite, il y a trois cents ans, par un moine allemand, va se réaliser, que nous entrons dans une guerre de races et de religions. Les nations latines et catholiques semblent s'attacher au triomphe du drapeau français, pendant que les nations celtiques et protestantes souhaitent la victoire aux bataillons prussiens. Des deux côtés de l'Atlantique on suit avec transport les péripéties de ce drame gigantesque et on fait des conjectures passionnées sur son dénouement.

Lorsque la France se bat, le monde entier tourne les yeux vers le champ de bataille, car on s'attend à de grandes actions, à des faits d'armes héroïques, à des événements de la plus haute portée. Une lutte surtout entre la France et la Prusse, dans les circonstances actuelles, est une guerre à mort dont le résultat sera la déchéance de l'une ou de l'autre et bouleversera, peut-être, l'Europe. Toutes deux sont grandes et fortes, pleines de souvenirs glorieux et de rancunes nationales pour stimuler leur courage et leur valeur.

Pour nous, dont la gloire nationale est si intimement liée à celle de la France et qui partageons avec elle l'honneur de ses glorieuses traditions, nous faisons des vœux pour le succès de notre mère patrie, et nous croyons à son triomphe. Elle, qui presque toujours a eu à lutter contre des forces supérieures et si souvent a refoulé l'Europe coalisée, comment pourrait-elle être vaincue lorsqu'elle n'a qu'une nation à combattre ? Il faut qu'elle éblouisse, encore une fois, le monde de l'éclat de ses armes et que le bruit de ses canons fasse trembler l'univers. Il faut qu'on sache que l'honneur du drapeau français est toujours sacré, inviolable, et que jamais on n'essaiera de le flétrir impunément. Il nous semble voir, en ce moment, toutes les gloires de la France se dresser dans leurs tombes pour saluer les bataillons français marchant vers la frontière et leur jeter en passant les noms immortels de Tolbiac, de Valmy, de Marengo et d'Austerlitz. Et au milieu des cris enthousiastes de "vive la France" s'échappant de toutes les poitrines françaises, il nous semble entendre une voix funèbre crier : "Waterloo".... Cette voix, ce mot lugubre, des Napoléon doivent les connaître ; et la France qui les entend depuis cinquante ans retentir à ses oreilles, comme un glas funèbre, répond en frémissant : "Vengeance!"....

La France pourra éprouver des revers ; elle pourra être blessée grièvement, mais elle ne mourra pas, car son existence est nécessaire aux progrès de la civilisation, à la grandeur de l'humanité. Mais ceux qui demandent l'abaissement de la France savent-ils bien ce qu'ils veulent ? Ignorent-ils que briser la France, ce serait briser l'instrument le plus puissant des destinées de l'humanité, éteindre le flambeau dont les rayons ardents éclairent ses pas dans la voie du progrès et dessécher la source féconde d'où jaillissent les grandes pensées, les nobles sentiments et les idées de liberté qui font la force et la gloire des autres nations. Mais non, cela ne se fera pas, parce qu'on n'est pas capable de le faire.

Et ceux qui parmi nous se font un plaisir d'insulter, à chaque instant, tout ce qui est français feront bien mieux, aujourd'hui, de se taire et d'attendre au moins l'issue des événements. On peut nous insulter nous, car nous ne sommes qu'une poignée de Français perdus sur ce vaste continent sans protection, sans encouragement ; il faut bien que le lion baisse la tête avant que ses griffes soient poussées. On en profite aussi, et il n'y a pas quinze jours encore des individus jetés sur nos rives, comme des vers de terre, par une vague bourbeuse, nous faisaient monter le rouge de la honte à la figure. Mais la France ! allons donc, messieurs, silence et respect !.... Ecoutez ce que le poète français disait aux Prussiens, il y a quelques années.

Prenez soin que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts dans leur repos sanglant.

Et si vous avez des vœux à faire, souhaitez que l'Angleterre marche, comme en Crimée, à l'ombre du drapeau de la France.

L. O. DAVID.

Quelques faits au sujet de cette question de sympathies et d'antipathies.—On lit dans l'*Événement* :

"ANTIPATHIES.—On ne peut se dissimuler que la population anglaise en général, est favorable à la Prusse, et verrait avec dépit le succès des armes françaises. On a remarqué que les

extras annonçant des défaites prussiennes, étaient déchirés presqu'aujourd'hui qu'ils étaient affichés. Hier soir, à Lévis, la partie anglaise de l'auditoire n'a fait aucun applaudissement lorsque tout le reste de la salle paraissait électrisé à l'air de la *Marseillaise*, joué par M. Kowalski avec un brio et un entrain merveilleux.

On lisait dans l'un des derniers numéros du Journal de Québec.

"LE RHIN ALLEMAND.—Le conflit franco-prussien a son contre coup jusqu'en Amérique, seulement, de ce côté-ci de l'océan, on ne se sert, pour vider les querelles, ni du Chassepot, ni du fusil à aiguilles. Français et Prussiens se mitraillent de coups de poings ! Boston et New-York ont vu des luttes de ce genre, et Québec vient de jour du même spectacle.

"Deux enfants de la belle France causaient combats, hier, dans un caboulot de la Basse-Ville. Entre un ou plusieurs verres de vin, l'on avait vanté le zouave, le chasseur de Vincennes ; Napoléon démolissait les Prussiens en paroles, l'enthousiasme montait toujours avec l'ardeur de la discussion. Enfin, l'on entonnait la *Marseillaise*, quand leur mauvaise étoile conduisit, dans ce même caboulot, quatre Allemands ou Prussiens, en quête de "lager beer." Les ennemis se reconnaissent ; on commence par s'injurier, se provoquer, bref, une lutte s'engage, et les horions tombent dru comme grêle.

Les Français allaient avoir le dessous et perdre les frontières naturelles de l'auberge, quand leur vint un renfort inespéré dans la personne d'un Irlandais qui criait : *E'en go bragh et Vive la France !* et fondit sur les amis de la choucroute. En un clin-d'œil, tout fut changé : les Prussiens reçurent maintes atteintes dans leur *rein allemand* et la victoire resta aux Français.

M. Paul de Cassagnac écrit en ce moment dans son journal "Le Pays," des articles qui doivent soulever le patriotisme de la France. Il a des phrases qui résonnent comme des coups de canon et jettent des éclairs comme cent mille baïonnettes aux rayons du soleil.

Lui qui, il n'y a que quelques jours était hué et sifflé dans les rues de Paris on l'accuse aujourd'hui et on crie : "Vive Cassagnac."

Emile de Girardin, Edouard About et tous les plus brillants écrivains de Paris ont en ce moment des accents magnifiques. Leurs charges contre la Prusse sont dignes des chassepots de l'armée.

Voici ce que disait Cassagnac dans un article publié immédiatement après la déclaration de guerre :

"C'est pour le passé, pour le présent, pour l'avenir que nous allons nous battre.

"C'est pour le passé : c'est pour Waterloo, nom lu ; ubre qui nous arriva comme un sanglot repercuté par deux générations d'hommes.

"C'est pour le présent : c'est pour l'insulte froide et méditée.

"C'est pour l'avenir : c'est pour que les chevaux prussiens ne viennent plus brouter nos blés et leurs maîtres violer nos filles.

"Ce n'est pas une guerre de conquête, ce n'est pas une guerre d'invasion, c'est une guerre de délivrance et d'honneur.

"Et la Grande Armée va reprendre la route qu'elle connaît bien. D'ailleurs les jalons en sont marqués, et chaque grand arbre qui s'élève de Paris à Strasbourg a puisé sa sève nourrissante dans un cadavre de Prussien, tué par un paysan et enterré là.

"Qu'elle se batte comme elle a l'habitude de se battre !

"Nous sommes derrière elle, et si les boulets et les balles font de trop grands trous dans les rangs, nous les boucherons avec nos poitrines."

Voici ce qu'il ajoutait dans un autre article quelques jours après :

"Et se sont eux qui ont cherché la querelle, les malheureux !

"Ils ne savent donc pas que nos enfants sanglotent en lisant les récits de 1814 et de 1815, et qu'avec le lait de nos mères nous suions la haine et la vengeance.

"Quel est celui de nous que le grand-père n'a pas tenu sur ses genoux, et qui, les yeux pleins de larmes, n'a pas entendu raconter ces étapes douloureuses et brillantes, pourtant, qui s'appellent Troyes, Loan, Champaubert, Montmirail, Montreau.

"Et le grand-père nous parloit de lui.

"Il était pâle et pensif, la tête enfoncee dans le petit chapeau, courbée sur la redingote grise ; il sentait que la fortune l'abandonnait, et désespéré, brisé, laissant flotter les rênes de son cheval, bien souvent il pensait à mourir. La vieille garde avait jonché toutes les plaines, du Nil à la Bérésina, de Berlin à Madrid, et la France épuisée, saignée à toutes les veines comme les suicides de Rome, réunissait tout ce qui lui restait de ce sang pour en teindre bientôt les buissons de la Haie Sainte à Waterloo.

"Et les adieux de Fontainebleau ! et les officiers Prussiens remplissant nos cafés, nous prodiguant l'insulte et l'outrage, déchirant avec leurs épéons insolents les robes de nos femmes, mettant la corde au cou de la statue de la place Vendôme !....

"La presse française a prêché la croisade.

"Du haut de nos journaux, nous avons appelé le peuple aux armes, et le peuple est venu.

"C'est ainsi que cela se faisait du temps de Fingal.

"Les bardes chantaient, et à leurs chants guerriers roulaient leurs flots empressés et tumultueux.

"Puis, quand les guerriers étaient tombés, les bardes jetaient la harpe et saisissaient le glaive."

Nous attirons l'attention des parties intéressées sur la correspondance suivant publiée dans le Journal de Québec,

A PROPOS DE TITRES.

M. le rédacteur,

Depuis que les titres de chevaliers, de commandeur, des ordres de Saint Grégoire, de la légion d'honneur, de Saint Augustin, se multiplient dans notre bonne Province, il s'y répand en même temps un abus qu'il faut signaler avant qu'il pousse trop profondément ses racines.

On oublie, en s'adressant à ceux qui ont mérité ces distinctions honorifiques, que l'usage suivi en Europe ne permet pas de les gratifier du titre de M. le chevalier**, M. le commandeur***.

Cette appellation rappelle toute autre chose. En Europe, on fait suivre le nom de la personne décorée de ces titres et l'on n'appelle M. le chevalier que celui qui est noble ou a été anobli.

On serait ridicule en France, si on appelait M. le chevalier, —tout décoré de la légion d'honneur, mais on n'oubliera jamais de faire suivre son nom, en lui écrivant, de tous ses titres. On dira par exemple M. le chevalier Desbravaz, parce que c'est un titre de noblesse, et M. Richard, chevalier de la légion d'honneur.

Pourquoi, en Canada, ceux qui nous parlent de M. le commandeur X. de M. le chevalier Z. ne disent-ils, en vertu du même principe, M. le compagnon du Bain McDougall, M. le chevalier du Chardon X ? Si l'on persistait à dire M. le chevalier XXX il faudrait généraliser cette coutume et l'étendre à tous les autres titres et moi, qui ai obtenu une distinction de l'Université Laval, je réclamerai mes droits et me ferai appeler.

M. LE BACHELIER C...

M. Napoléon Legendre écrit souvent de jolies choses. Dans une chronique publiée, ces jours derniers, dans le Courrier du Canada, voici ce qu'il disait à ceux qui se plaignent qu'il n'y a pas de sujets d'articles lorsque la politique chôme.

Des sujets ! Mais c'est précisément quand le parlement chôme, quand le pays est en repos que les sujets doivent abonder. N'y a-t-il que la politique et tous ses ravages qui intéressent un pays ?

Et les arts, et l'agriculture, et la science mise au niveau de tous, et l'éducation, et la religion et la vie, enfin ? Pour quoi donc êtes-vous faits, ô journalistes, si ce n'est pas pour tout cela ?

Allez donc dans cet atelier où végeste un grand talent, peut-être un génie, prêt à succomber. Combattez à ses côtés le sort qui le menace ; soufflez à son oreille de ces paroles qui retrempe le courage et remontent le cœur. Un coup d'épée à cet homme qui tombe ; une chaude poignée de main à cette jeunesse que le doute de soi-même commence à envahir. Rallumez, enfin, cette noble étincelle qui menace de s'éteindre dans les ténèbres de son isolement.

Otez votre gant musqué, entrez dans ces chaumières où le cœur est bon, mais la tête inculte. A celui-ci, qui voit sa moisson diminuer chaque année, dites-lui qu'il faut des engrang et qu'il alterne ses semences. A celui-là, qui perd tout son bétail, dites-lui que ses écuries sont trop chaudes, manquent de ventilation ; avertissez-le qu'il jette toujours l'eau dans l'auge, sans en nettoyer le fond où le liquide pompe les miasmes et croupit de l'automne au printemps. Que si c'est en été, ses paturages n'ont pas assez d'ombre, ou que l'eau y est malsaine. A cet autre qui voit sa terre se couvrir d'hypothèques comme d'une lèpre, dites-lui que ses filles portent moins de soie et de velours, que ses gars s'abstinent des bottes fines, des breloques dorées et du chapeau de castor.

Frappez chez l'ouvrier ; montrez-lui les progrès de la médecine ; faites-lui des calculs simples, il n'y a rien comme les chiffres, quand on n'en abuse pas. Indiquez-lui des expériences faciles à faire. Au lieu de bigarrer votre journal de chevelures restaurées par le Zylbalsamum, de crinolines et de rateliers ; gravez-lui des modèles de machines simples et peu coûteuses. Il y en a qui ignorent encore la puissance du treuil et de la poulie, ou qui s'imaginent que ces simples choses s'achètent au poids de l'or. Tant de choses enfin que vous pouvez lui faire connaître : je ne suis pas journaliste, moi, et je suis pas censé être au fait de tout cela.

Allez, et voici votre beau rôle, allez à toutes portes ; du pauvre au riche, de l'ignorant au savant, du serviteur au maître. Dites à ceux-ci qu'ils craignent, à ceux-là, qu'ils espèrent, à tous qu'ils s'aiment et s'entraident. Suivez, dans la forêt, la robe noire qui dévance et guide la hache du colon. Attachez-vous aux pas de ce missionnaire qui laisse une chaîne de philosophie où son nom brillait avec éclat, une chaîne d'éloquence où sa parole suspendait un auditoire à ses lèvres, pour s'ensevelir dans un lieu inconnu, parler toute sa vie le langage du pauvre, lui apprendre à lire et manger son pain noir quand il en a, jeûner s'il vient à en manquer. Oh ! vous ne savez pas quelles défaillances doivent souvent travailler cette âme, quels tiraillements doivent torturer ce cœur. Ces défaillances, il est vain, ces tiraillements, il les apaise ; mais vous ne savez pas au prix de quels efforts. Parlez de temps à autre, à ce frère en savoir, un langage qui le rafraîchisse ; dites-lui une parole qui le soutienne.

On lisait, la semaine dernière, dans une chronique de Carle Tom, publiée dans la *Minerve*, que Jules César avait traversé le Rhin sur un pont de pilotes. Chacun de frémir à la pensée d'une pareille chose dont l'histoire ne disait rien et de faire des commentaires sur cette découverte de Carle Tom. C'était encore une de ces erreurs typographiques qui feront l'éternelle condamnation des imprimeurs. On avait imprimé pilotes au lieu de pilotis.

Carle Tom furieux, se venge cruellement du proté malheureux dans une chronique subséquente, dont voici un extrait :

"Jules César, qui avait ses défauts, a pu avoir maints torts envers vos imprimeurs et vos correcteurs d'épreuves ; mais, ce n'est pas une raison pour miner sourdement sa popularité à l'Ile d'Orléans et autres endroits du comté de Montmorency.

"C'est pourtant ce que vous faites dans un de vos numéros de la semaine dernière.

"Je m'empressais, dans ce numéro, de faire savoir à ceux de vos abonnés qui n'ont pas connu intérieurement Jules César, qu'il eut l'honneur de traverser le Rhin sur un pont de pilotes, pendant la guerre de neuf années qu'il dut soutenir pour soumettre la Gaule.

"Qu'ont fait vos ouvriers compositeurs, ou vos correcteurs d'épreuves, pour satisfaire leurs misérables rancunes et leur basse vengeance contre le grand conquérant ? Ils ont imprimé que Jules César avait traversé le Rhin sur un pont de pilotes..."

"On a dû en frémir d'épouvante à l'Ile d'Orléans, dans les nombreuses familles où fleurt le pilotage.

"Jules César, auquel les mœurs de son siècle avaient donné tous les vices, moins la cruauté, n'offre pas sans doute un type de vertu digne d'être cité comme modèle à tous les hommes de caractère attachés à votre établissement, mais ce n'est pas une raison pour insinuer à vos contemporains qu'il avait pris l'habitude de fourrer dans les fleuves tous les pilotes qui lui